

Il dévore « La terre à vol d'oiseau » d'Onésime RECLUS envoyé par la femme d'Hermann Laurent et il le trouve « le livre le plus savant, le mieux fait qui jamais ait été écrit sur cette science ».

Puis le tour est aux différents volumes de l'Histoire de Napoléon par LANFREY auquel il préfère, toutefois, Thiers.

Voilà pour la lecture française.

Quant aux auteurs latins et italiens (Schrobilgen donnait des leçons d'italien), ils l'emportaient sur les français.

Aussi bon nombre de ses chers bouquins qui faisaient « le pied de grue » dans le grenier du neveu Mathieu furent-ils acheminés vers Diekirch. En voici quelques titres : son gros Virgile, le prince des poètes, vieil ami de sa jeunesse littéraire ; le Satiricon de Pétrone qu'à relire il lui vint une « passion invincible » ; les Histoires et Annales de Tacite, réservées « pour ses menus plaisirs de jours froids ». Quant à Ovide, il ne l'a jamais aimé prétendant que « c'est un poète qui a toujours chevauché dans le vide et dans l'ordure ».

En 1877 il fait cadeau à Charles MUNCHEN de 5 volumes de Montesquieu et à l'italianisant Joseph JUNCK d'un vieux Plutarque et d'un Poliziano reliés ensemble.

Au libraire Schambourger il demandera de lui procurer le roman à la mode : « I promessi sposi » de Manzoni.

Ayant lu lors d'un séjour à Holzthum dans le Journal de Trèves, la promulgation de la loi impériale contre les jésuites, il se demande si le flux qui va se faire en Allemagne n'aura pas son reflux en Luxembourg. Puis de s'exclamer : « Caveant consules ! »

Ces réflexions lui inspirèrent une longue épître « *Les Jésuites et l'Allemagne* » qu'il envoya à JORIS.

Débutant par la situation du Souverain Pontife qui, après la perte de ses Etats, « s'épanche dans sa douleur mondaine », il en vient, à propos du dogme de l'infailibilité, à citer le pieux mais quelque peu cartésien Massillon (« Dieu seul est grand ! ») — puis entame son sujet.

D'une manière aussi courte que précise il nous raconte l'histoire de ceux dont le but principal est « de ne chasser personne du giron de l'église. »¹⁾

Et s'il ne manque pas de souligner les mérites des jésuites, il ne se fait pas tort de relever notamment deux reproches dont on accable la Compagnie de Jésus : l'esprit de corps outré et le but trop formaliste de son enseignement.

Néanmoins notre auteur en arrive à désapprouver l'attitude du gouvernement allemand qui venait de chasser les jésuites de son territoire.

Les raisons de Schrobilgen sont de l'ordre de celles qui garderont leur valeur tant qu'existeront des hommes de pur droit doublés de personnalités pour lesquelles l'ordre moral n'est pas un vain mot.

L'article semble ne pas avoir été du goût de l'éditeur de l'« Indépendance » car en novembre Schrobilgen répond à son neveu Mullendorff —

¹⁾ Quelle modération dans le ton en comparaison à la suite d'articles traitant également des Jésuites et ayant paru au « Courrier » en février et mars 1845 !